

Les marines et les mercenaires militaires au secours de l'éducation nationale : à la dure mais avec du cœur dans *Esprits rebelles* (à gauche), avec un indéfectible sens de l'honneur et de la sanction dans les *Substitute* (ici 1 et 2).



s'attaquent au dopage en milieu universitaire et aux fraternités sectaires dans un institut militaire, il ne faut retenir que des sous-titres assez désopilants. Entre le « *Failure is not an option* » du 4 et la réappropriation d'un hit d'Abba, « *Winner takes all* » du 3, faites votre choix.

PENDANT CE TEMPS LÀ, EN FRANCE...

Ce panorama, loin d'être exhaustif, expose sans fard un problème de violence en milieu scolaire qui paraît absent de notre doux pays. Il n'en est pourtant rien si l'on se réfère aux différents faits divers rapportés depuis des années. Seulement, ces faits divers ne trouvent jamais de relais fictionnels probants. Pire, cela prend les traits d'une vaste blague avec *Le maître d'école*, le diptyque des *Sous-doués*, *Le plus beau métier du monde* ou *P.R.O.F.S.* On retiendra de ce dernier une vague tentative de polémiquer avec sa prof de science adepte de la gégène mais qui n'engendre finalement qu'un gag éculé de plus. Mis à part le *Zéro de conduite* (1933 quand même) de Jean Vigo, oeuvre indépassable sur le sujet, reste le nauséabond *Terminale* (1998) de Francis Girod qui légitime presque le fait de se faire justice puisqu'une bande de bacheliers y organise la mort d'un professeur considéré comme responsable du suicide d'une des leurs. La différence ténue entre éducation musclée et rééducation nous permet de sortir au grand air de l'Aveyron. Plus précisément le centre d'hébergement pour jeunes délinquants l'Espérance à Millau, théâtre d'action du très bon *Total Western* d'Eric Rochant et passé totalement inaperçu en 2000. Un gangster (Samuel Le Bihan) venu se mettre au vert après un deal foireux est engagé comme éducateur aux manières pour le moins singulières. En effet, lorsque les malfrats retrouvent sa trace, il lui faut bien s'organiser afin de riposter. Evitant tout démagogisme lénifiant, certes éloigné de toute considération socio-politique, le film de Rochant affirme avec une belle énergie que les racailles ne sont pas forcément solubles dans le grand banditisme. Mais le film référence en matière de rééducation de jeunes criminels reste *Le Mal par le Mal* (1986) de Paul Michael Glaser. Cinq délinquants juvéniles participent à un programme de réinsertion dans les everglades. Un stage de survie et de coopération qui s'achève par la rénovation d'une maison en plein quartier chaud de Miami. Mais confrontés au caïd local, ils appliquent les préceptes inculqués afin de nettoyer le

ghetto. Un film très ambigu puisque l'apprentissage dans les marais floridiens s'apparente à un embrigadement où, au-delà d'une solidarité dans l'action, il s'agit pour nos voyous d'apprendre à devenir plus efficaces et percutant dans l'élimination de leur prochain. Mais au-delà de méthodes éprouvées et réprouvées, la solution, comme la vérité, est peut être ailleurs. En l'occurrence : dans les étoiles.

L'ÉDUCATION VIENT DE MARS

Les extra-terrestres l'ont bien compris, pour une invasion durable, il faut contrôler l'éducation, plus sûr moyen d'instiller ses prérogatives, d'avoir une matière grise malléable à souhait ou plus prosaïquement un réservoir de corps à posséder ou à consommer. En plus de livrer des bandes jouissives, cet enseignement venu des cieux permet de révéler la déshumanisation galopante du système. Plutôt chiche en matière de violence graphique, *Vikaren* (2007) de Ole Bornedal dévoile une remplaçante extraterrestre insultant ses étudiants et les humiliant en dévoilant leurs pensées les plus secrètes. Et tandis que *The Faculty* (1998) de Roberto Rodriguez rivalise avec ses profs aux faciès fermés, aux méthodes musclées et sa créature innommable, les grosses patates visqueuses de *L'invasion vient de Mars* (1986) de Tobe Hooper se contentent, elles, de contrôler une irascible maîtresse d'école primaire pour faciliter l'approvisionnement en chair fraîche. Enfin, nous ne saurions conclure sans évoquer le fou furieux *Battle Royale* (2000) de Kinji Fukasaku. Un chef-d'oeuvre de radicalité qui cerne parfaitement l'impasse de la société nippone et, par extrapolation, occidentale. Complètement dépassés et effrayés, les adultes n'ont d'autre choix pour reprendre le contrôle que d'obliger des classes entières à s'entretuer sur une île. Véritable brûlot subversif, généreux en confrontations sanglantes et rageuses, *Battle Royale* transcende le programme de Claude Allègre de « dégraisser le mammoth » en se proposant de le dépecer côté élèves. Entre un système dont la lente évolution favorise la reproduction des inégalités sociales et des élèves voulant s'affranchir d'une structure parfois liberticide ou déshumanisante, la place centrale du professeur devient franchement intenable. Les méthodes illustrées sont certes inconcevables mais exposent la réalité d'une autorité de plus en plus vacillante. Et irrécupérable ?

■ Nicolas ZUGASTI

Les colles républicaines

Derrière une révolution, qu'elle soit politique ou artistique, n'y a-t-il pas souvent une réflexion à entrevoir ? A voir le tapage qu'avait fait, à sa sortie en 1933, le film de Jean Vigo sur l'éducation à la française (*Zéro de conduite*), on est en droit de se demander pourquoi *Graine de violence* a été à son tour interdit dans un festival de Venise trop frileux pour voir la nouvelle jeunesse américaine en face. En 1955, Richard Brooks, ancien journaliste devenu scénariste et réalisateur se lance dans une folle aventure au sujet plus ou moins casse-gueule : le système éducatif américain. Il se voit confier les rennes d'un projet délicat focalisant sur l'éducation difficile et la jeunesse d'après guerre. Le film met donc en scène les rapports compliqués entre un professeur d'Anglais (joué par Glenn Ford) et ses élèves dans un centre professionnel.

Définir le cinéma de Brooks n'est pas simple. En quelques mots, on pourrait dire que ses films ont toujours été construits selon une même recette, celle de combiner à merveille la forme hollywoodienne à un réalisme social plus vrai que nature, le journalisme ayant été pour lui un formidable tremplin. Mais pour *Graine de violence*, pas facile de plaire à un large public lisant à travers des lignes provocant le malaise et l'effroi. On y découvre ainsi une violence sans limites entre les murs d'un lieu soi-disant sacré : l'école. Malheureusement, ce lieu d'apprentissage où l'enseignement est roi n'est pas toujours idyllique et reflète souvent les affres d'une société sans cesse en mouvement. Dans le cas présent, celle-ci est explosée en mille morceaux, mettant en avant un malaise profond régnant autour de la jeunesse américaine à l'aube des années 60. Rappelons que dans le même temps, James Dean finissait dans un platane. Peut être prenait-il le chemin de l'école...

Blague à part, Richard Brooks, un peu à l'image de Samuel Fuller dans *Shock Corridor* qui plongeait sa caméra dans une clinique psychiatrique pour mettre la folie au premier plan, erre dans un établissement scolaire scrutant un noyau d'élèves pour qui la provocation est devenue le seul moyen de communication. Moyen révélant aux spectateurs un ensemble de troubles affectifs et sociaux autour d'une jeune population américaine perdue et blessée. Les pères sont partis au front tandis que les mères trimaient dans les usines pendant la guerre. L'ensemble de ces élèves ont été malgré eux les témoins d'une violence extrême et ont dû grandir en pleine crise. La tension est donc fatalement palpable et le film est par conséquent d'une grande justesse. On sent les dégâts de la guerre à travers une forme de rébellion aveugle et insensée. Tentative de viol sur une enseignante, attaque au couteau en pleine classe, provocations verbales redondantes et destruction massive de l'établissement scolaire sans parler du moral des professeurs tombant comme des mouches. Rappelons que tous ces faits ont réellement existé et que le cinéaste ne fait que résumer en une heure quarante ce triste constat ! Et là où Brooks est très fort, c'est qu'à l'instar



d'une supériorité raciale ou sociale finit par s'opposer la politique de l'enseignant, de la correction et du travail au quotidien incarné par Glenn Ford qui va forcément être récompensé à un moment donné.

Encore une fois, parce qu'il a été journaliste, la finesse des propos du cinéaste reste parfaitement claire et ne tombe jamais dans le pathos macabre. Le réalisateur (ainsi que son personnage principal) stigmatise les problèmes en ne prenant jamais parti. Ce film est un hymne à l'objectivité où tout jugement est absent. Les élèves, tous aussi différents qu'ils sont, finissent fatalement par échanger, par s'ouvrir et par comprendre que la violence n'est qu'une énergie à canaliser pour mieux la sortir à travers un tas d'activités diverses comme le chant, le spectacle de Noël ou l'analyse d'un dessin animé qui se voit devenir ultra pédagogique au final. Et passant au-dessus des enseignements classiques, Richard Dadier (Glenn Ford) réussit son pari en remettant l'humanité et l'instruction au premier plan, faisant naître une éducation révolutionnaire qui fonctionne. Et là où l'aspect hollywoodien est balayé de plein fouet, c'est que toutes ces évolutions ne se font pas par magie. Brooks défend bec et ongle le travail au quotidien et prône le dialogue même quand celui-ci se veut difficile, notamment en début de métrage. On soulignera quand même une part d'ombre chez le personnage principal autour de sa vie privée et ses tensions affectives rappellent que le film reste une commande.

Mais l'essence du film restant sur la difficulté à enseigner, Richard Brooks ne se contente pas de transposer des faits réels, il les sublime. La vie d'une classe peut aussi être esthétisée et les plans sont d'une grande efficacité formelle. La caméra est toujours en retrait, au fond de la classe comme pour observer les protagonistes telle une inspection en règle. Et que dire du travail sur le son qui prend tout son sens dans l'utilisation symbolique de parasites sonores intervenant à multiples reprises et montrant la difficulté à s'exprimer dans une atmosphère difficile (bruits de machines traversant le plafond, de marteaux piqueurs dans la rue, brouhahas ou musiques internes fortes) ? Des bruits s'opposant à une bande originale ayant fait naître un petit courant musical lui aussi révolutionnaire : le rock'n'roll.

■ Alexandre PAQUIST